

Présentation de *Le Périple structural* de J.-C. Milner

D'abord, je dois le dire : je connais depuis longtemps Jean-Claude Milner, et depuis longtemps aussi j'aime ce qu'il écrit. Je l'aime parce que, à le lire, je me sens, avec lui, intelligent, cultivé, aigu, sarcastique, mais plus souvent fort drôle ; un éveillé et un éveilleur en somme. Et je l'aime aussi, quand, dans un mouvement inverse, je m'éprouve, par contraste, compliqué, confus, plutôt triste, un peu gras, hamletique enfin. Je lui suis, en outre, toujours reconnaissant d'avoir tiré d'un cours proposé à Vincennes en 1974 un merveilleux petit livre, *L'amour de la langue*, publié au Seuil en 1976, et qui, par sa déclinaison des « chicanes du tout » et du « pas-tout de lalangue », a servi, un instant, un peu, à nettoyer les écuries d'Augias de l'université, côté sciences humaines, où l'on s'efforçait alors de ravalier le discours de Lacan ; et c'est encore vrai aujourd'hui.

En dehors de ses travaux de linguiste — il a été pendant plusieurs décennies professeur de linguistique à l'université Paris VII —, l'œuvre de Jean-Claude Milner se situe à la frontière de la linguistique, de la psychanalyse, et, disons, de la philosophie ou de l'épistémologie. Cette frontière qu'il a été presque seul à explorer, et d'où il nous a mis au travail, s'est révélée champ hybride sans doute, mais vaste et nouveau. Puis le temps a passé, et de plus en plus solitaire à s'avancer, lui qui jadis appartient à des partis, des groupes ou des groupuscules, Jean-Claude Milner me touche maintenant par sa solitude même, dont je lis les signes dans un style fait parfois d'imprécations et d'aphorismes (qu'il nomme, chez Lacan, du nom presque religieux de *logia*) ; style que j' imagine avoir été celui de saint Siméon le Stylite. C'est que je manque de sérieux, ou plutôt que je crois, comme je l'aime, qu'il est en marche vers une forme de sainteté, au moins, comme Flaubert, d'une sainteté littéraire.

Le livre que nous présentons ce soir, *Le périple structural*, pénultième ou antépénultième de l'auteur, pourrait être un livre d'histoire, l'intelligence en plus, les éléments autobiographiques en plus. Mais le titre suggère, par son équivoque, un autre dessein : le périple structural peut s'entendre, en effet, soit comme le périple des structuralistes, soit plutôt comme celui de la structure, synonyme maritime et vagabond du « trajet de la lettre », de la *purloined letter* de Poe, telle du moins que Lacan l'a présentée dans le chapitre liminaire des *Écrits*. Avec cette différence que la lettre du conte prend son vol d'avoir été dérobée à la reine, tandis que la structure, nul ne sait d'où elle vient. Car si le concept en a été produit par Saussure — bien qu'il n'ait jamais parlé que de « système » —, cela reste un mystère irrésolu que de savoir comment l'idée a pu lui en venir, à ce savant genevois engagé depuis longtemps dans des recherches

sur l'indo-européen ! On sait seulement que, s'il n'avait eu à remplacer, presque au pied levé, un collègue malade, il n'aurait jamais fait de cours de linguistique générale et que, s'il n'avait eu des auditeurs enthousiastes, Bally et Sechehaye, aucune de ses hypothèses géniales sur le signe et son « système » n'aurait été connue au-delà d'un très petit cercle. J'ajoute que, pour moi, la « structure » reste bien un système, comme l'a nommée Saussure, un système organisant des signes ou des signifiants ayant pour principale propriété la distinctivité, et comportant ou non, comme chez Lévi-Strauss, une case vide qui assure leur circulation. Et en ce sens je dirai, en opposition sans doute avec Jean-Claude Milner, qu'à mes yeux Lacan n'a jamais été vraiment structuraliste.

Le périple structural porte en sous-titre : *Figures et paradigme*. L'alliance de mots est plus classique que celle du titre ; elle témoigne mieux de la pluralité d'un livre composé pour partie d'articles publiés à des dates diverses et qui, parfois (je pense à l'enquête sur l'appartenance de Benveniste au Parti communiste), ne semblent pas nécessaires à la structure du texte (structure au sens banal ici d'ordonnance).

Pour simplifier, je laisserai de côté et la réflexion politique, c'est-à-dire toute la fin, et les éléments biographiques, abrités principalement dans les notes, et les chicanes d'une composition plus rusée qu'il ne semble : on découvre en effet que Lévi-Strauss et Althusser ne sont non pas du tout rejetés ou censurés, comme on aurait pu croire, mais relégués à la fin du livre ; que Lacan apparaît dès l'article sur « Le sens opposé des mots primitifs », pour une définition du signifiant (« le signifiant est ce qui peut avoir des sens opposés ») qui n'est pas tout à fait celle dont Milner fera état dans les deux chapitres qu'il lui consacre (« un signifiant est ce qui représente un sujet pour un autre signifiant »). Donc, à le résumer, cet essai se présente comme une analyse, en gros *chronologique*, de l'usage de la structure chez les principaux tenants et stars du structuralisme. On commence évidemment par Saussure, que suivent Dumézil, Benveniste, Barthes, Jakobson et Lacan.

Encore faut-il opposer à cet ordre que d'une part Lacan et Barthes n'appartenaient pas exactement à la même génération que les autres, Barthes à cause de son âge, Lacan, parce qu'il n'a commencé son enseignement public qu'au début des années 50, quand Benveniste était professeur au Collège de France depuis... 1937. Et sans doute parce que leur champ était plus stratégique, ils ont eu à mener, dans les années 1950 et 1960, des combats disons « épiques » contre les « petits souliers » en place. Non sans conséquences, je crois, sur leur œuvre, qui n'a rien d'irénique et porte la marque des « batailles » de ces années-là. D'autre part, le penseur par rapport à qui on prend date, en France, en 1950-60, c'est Jean-Paul Sartre. Or ce n'est pas un prédécesseur de tout repos ni un repère fixe ; on l'a bien vu après 1968, où celui que les structuralistes croyaient avoir définitivement dépassé est revenu dans la faveur des jeunes gens, parce que sa philosophie de la liberté, disons du sujet, leur paraissait plus en consonance avec leurs idéaux « révolutionnaires » que le modèle structuraliste et

ses stars agacées ou épouvantées par le mouvement de Mai. Non sans raison... de structure justement, puisque le structuralisme, je me le rappelle, ne pouvait s'appliquer à des éléments empiriques qu'à condition d'en établir le corpus et le « système », comme le donne à lire *Le système de la mode*, de Roland Barthes. C'était donc, par méthode, exclusion de l'infini — et, accessoirement, du temps et de l'histoire, on le lui a assez reproché ! — et, par imitation de la science, forclusion du sujet. Rien d'étonnant donc que pour édifier une grammaire, une syntaxe, un linguiste, Chomsky (dont Jean-Claude Milner a été l'élève au M.I.T.), ait dû rompre avec le structuralisme, et que, pour donner une parole ou une théorie à leur symptôme, les jeunes gens de Mai aient dû eux aussi briser avec lui. Seul Lacan a su, et mieux que Sartre, leur répondre. Mais, comme je l'ai dit, je ne crois pas qu'il ait jamais été structuraliste — puis-je dire : « pur sucre » ?

Pour revenir à l'article sur Saussure, premier du livre, on y découvre une chose bien surprenante : ce n'est pas seulement le Saussure du C.L.G. qui s'y trouve convoqué, mais le Saussure des années comparatistes (celui qui n'était pas du tout hostile à la « poubellication » de son œuvre) et, avec lui, son élève Meillet et tous les spécialistes d'indo-européen, c'est-à-dire à peu près tous les maîtres de la linguistique des années 1870-1920 auxquels il faudrait ajouter, aujourd'hui, le très discuté Jean Haudry (de l'université Lyon 3). Ici, et c'est ma question à Milner, la « coupure épistémologique » ne joue pas entre une discipline, la grammaire comparée, qui pourtant n'a presque rien d'une « science galiléenne », et ce que l'auteur appelle ailleurs « notre science moderne ». Il faut donc admettre soit qu'il y a plusieurs types de sciences, soit que la notion de « science galiléenne » est une notion élastique. Dans l'œuvre de Milner, ce serait là une nouveauté, que ni le respect des anciens, ni la défense d'une science linguistique idéalement française et même parisienne — pour laquelle l'auteur invente l'expression, ô combien évocatrice, d'« école linguistique de Paris » —, ni le passage du temps ne suffisent, me semble-t-il, à expliquer.

Qu'il y ait de multiples façons d'être structuraliste, ce livre-ci le montre, ou l'avoue, je ne sais trop, dès le deuxième chapitre, puisqu'il y est prouvé que Dumézil « structuriste », selon son propre mot, s'est trouvé trop embarrassé de croyances gnostiques pour faire le pas du « structuralisme ». On ajoutera que de ses « trois fonctions », Mars, Jupiter, Quirinus, la propriété de distinctivité est absente. Et sans elle, que reste-t-il du structuralisme ? Quant à Benveniste, étudié au chapitre suivant, on voit qu'il a été non pas successivement, comme Saussure, mais simultanément, comparatiste et structuraliste : en effet son magnifique livre sur *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes* a été publié en 1969, postérieurement à bien des articles structuralistes. Barthes, enfin, n'a jamais passé pour un structuraliste orthodoxe, mais plutôt pour un sémiologue, puisqu'il a été en linguistique l'élève de Hjelmslev, théoricien de la double articulation — honnie par Lacan, soit dit en

passant ; et il ne sera cité, élogieusement il est vrai, dans le japonisant *Lituraterre*, que pour être l'homme du texte, des signes et du semblant. Aussi, à la différence des linguistes saussuriens, de Jakobson, et de Lévi-Strauss, Roland Barthes n'a jamais eu, je crois, d'autre passion que la littérature. Par là, dira-t-on, il se rapproche de Jakobson, grand connaisseur de poésie russe, du Saussure des *Anagrammes*, de Lévi-Strauss, amateur de musique écrite... Mais non ! Car ce sont là travaux de vacances, museries de savants, en marge du pur structuralisme et de ses *phonèmes*. Quant à Lacan, « para-structuraliste » plutôt que structuraliste, peut-on le dire « hyperstructuraliste », comme le veut le deuxième des chapitres que Milner lui a consacrés ? Fonder cette hypothèse sur l'usage que Lacan a pu faire, dans les années 1965-68, de la paire S_1/S_2 , c'est omettre, me semble-t-il, ce qui dans « l'autre signifiant », subvertit le structuralisme et son « système ». D'autre part, la notion d'hyperstructuralisme tend à estomper l'affirmation la plus constante de Lacan, des travaux d'avant-guerre jusqu'aux derniers séminaires : l'homme, l'inconscient, est « structuré », point. « Tout ce que nous savons de l'homme, c'est qu'il a une structure. Mais cette structure, il ne nous est pas facile de la dire¹. » Que la structure soit celle de l'Œdipe, celle du stade du miroir, d'une certaine logique (le quadrant de Pierce) ou d'une partie des mathématiques (pari de Pascal, topologie, etc.), chaque fois sur le métier il a fallu en remettre l'ouvrage ; ce fut sa perlaboration à lui. Et c'est vrai que le structuralisme a pu, un temps, lui offrir un modèle presque idéal de structure, qui semblait confirmer, avec peut-être trop d'évidence, que structure et langage ne faisaient qu'un ; mais ça n'a jamais été le seul modèle. On se reportera aux séminaires des années 1964-1968 pour le vérifier. Je peux aussi témoigner qu'arrivant, en 1966 ou 1967, au séminaire de Lacan, j'ai dû subir des cours entiers sur la série de Fibonacci (Léonard de Pise, 1175-1240), dont m'a tout à fait échappé le lien avec le structuralisme. Quant à la proposition selon laquelle l'inconscient est structuré, elle n'a rien de trivial, on le voit tous les jours, et rien d'imprécis pour qui a suivi dans ses tours, détours et nouages le discours de Lacan. À la différence du structuralisme linguistique et de « l'hyperstructuralisme », que reconstruit Jean-Claude Milner, elle peut même servir encore aujourd'hui à nous orienter. Rien n'est absolument perdu, voilà ce qu'on doit dire, contre notre auteur. Mais est-ce vraiment contre lui ?

Pour revenir au groupe indiscipliné des structuralistes, il fallait, pour conduire jusqu'en 1968 cet attelage dépareillé, une main de fer, un savoir d'acier, une trempe de bronze et, somme toute, pas mal d'optimisme. Milner ne manque d'aucune de ces qualités. Ainsi parvient-il à le mener jusqu'à cette année de rébellion (1968) qui lui paraît marquer le terme de l'aventure. Terme assez proche de l'apogée — qui pourrait être datée de 1966, année glorieuse, que François Dosse a appelée « l'année lumière » ou « l'année structurale ».

¹ J. Lacan, *Ornicar*, n° 17, 17 mai 1977, p. 20.

Cette année a vu, en effet, paraître le numéro 8 de la revue *Communications* dirigé par Gérard Genette et consacré à « L'analyse structurale du récit », *Critique et vérité* de Roland Barthes, pièce dans la bataille qui l'opposa à Raymond Picard (un « sorbonagre », comme on disait et comme on n'ose plus dire, spécialiste de Racine), *Les Mots et les choses* de Michel Foucault, les *Écrits* de Jacques Lacan. De cet âge d'or, où il a joué un rôle actif aux *Cahiers pour l'analyse*, avec Jacques-Alain Miller qu'il cite volontiers, l'auteur a gardé, me semble-t-il, une incurable nostalgie ; mais, disons-le, l'histoire des relations de ce laboratoire normalien de logique signifiante avec le parcours de Lacan reste encore à faire, ou, pour emprunter à l'un de ses protagonistes, à *élucider*.

Et nous aussi, qui n'avons peut-être été éblouis de cette gloire que par un reflet tardif, n'avons-nous pas à en *analyser*, comme les acteurs, les fastes et les prestiges, miracles ou mirages ? C'est à cela sans doute que ce petit livre d'une densité et d'une rigueur exceptionnelles pourrait nous aider.

Je devrais m'en tenir là, mais un souci de sincérité m'oblige à faire deux aveux. Le premier, c'est qu'en linguistique mon livre de chevet à toujours été, comme pour Lacan, de qui peut-être j'en ai reçu l'idée, le *Dictionnaire étymologique* de Bloch et Wartburg, avantageusement remplacé, en 1992, par le *Dictionnaire historique de la langue française*. Cela n'a été ni Jakobson ni Chomsky, lus plutôt par devoir que par goût. J'avoue aussi avoir tenté une ou deux fois, contre toute science, de donner un prolongement à la linguistique lacanienne. Or, dans une note additive à son premier article sur Benveniste, Milner, à son tour, s'y essaie : il cherche et trouve (pp.78-82) dans l'œuvre de Lacan des exemples de *Gegensinn*, de mots de sens opposé. C'est là, à mes yeux, ce que notre auteur a produit de meilleur ; on y sent la « patte » du grand linguiste qu'il est, qu'il aurait pu rester. Et s'il est vrai que la psychanalyse n'est pas seulement un « programme de recherche », expression récurrente dans cet essai, mais parcours des failles de la parole et de la langue, alors c'est peut-être là que nous est livré le plus psychanalytique du *Périple structural*.

Et voici maintenant quelques questions :

1- Est-ce que cette lecture de ton livre, et de son titre, te paraît acceptable, sinon fidèle à ton dessein ?

2- Est-ce que tu confirmes que la psychanalyse n'a plus rien à attendre de la linguistique, si la philologie et l'étymologie, où l'indo-européen joue encore son rôle, peuvent égayer ses après-midi ?

3- Accorderais-tu que les structuralistes n'ont jamais — à la différence de Lacan — rompu complètement avec la notion de système, ce qui, peut-être, leur a permis d'*accomplir* une « œuvre », terme qu'en dépit de *L'œuvre claire*, je persiste à trouver inapplicable à Lacan ?

4- Accorderais-tu aussi qu'en décollant le concept de structure de celui de système, Lacan n'a pas cherché à perfectionner, dépasser, ni même subvertir le structuralisme, mais à rendre compte de son *expérience*, tâche qui lui imposait

toujours de nouveaux modèles — entre autres, celui-là —, parce que, en psychanalyse, le réel commande et ne s'arrête pas, « ne cesse pas de ne pas s'écrire » ?

5- Est-ce que l'usage répété des mots « sténogramme, sténographier », pour « résumer sous un nom », ne tend pas à produire un métalangage ? Autrement dit, est-ce que la rigueur et le minimalisme exigibles selon toi de quiconque se réclame de la science, et dont tu donnes dans cet essai des exemples éclatants, ne sont pas en danger de verser, à chaque instant, dans la production de signifiants maîtres ?

Quels mots, si ce sont des mots, quel style, si c'est un style, pourrait nous prévenir — c'est une question politique — d'étouffer le « pas-tout » sous la totalité de ce que nous croyons notre monde ou notre savoir, et qui fait notre chaîne ? Les trouvera-t-on dans les réflexions du penseur, dans l'invention de l'artiste, dans le discours de la psychanalyse ? Pour toi, cela me paraît incontestable, dans le discours de Lacan. Là seulement ? Voilà qui ne nous laisserait pas beaucoup d'avenir, si l'apocalypse dont tu nous menaces n'était pas figure de rhétorique ou figure de style. D'un grand style, assurément ; d'un grand art qui sait alléger le poids du savoir avec les ailes fines et souveraines, les pattes de mouche de l'écriture.

Ces interrogations, qui me semblent croiser celles de la psychanalyse d'aujourd'hui, pour autant qu'elle ne se limite pas à la classification des affects ou à l'enregistrement complaisant des raideurs du discours obsessionnel et du souple bavardage hystérique, je n'aurais jamais pu me les formuler aussi clairement sans ce grand petit livre, qui révèle ainsi, pour dire comme Badiou, son pouvoir d'« *intervention* », j'ajouterai : d'interprétation. C'est aussi la raison pour laquelle je te demande, mon cher Jean-Claude, moins d'y répondre que de les recevoir comme une preuve de sa force d'éveil.